

...Ou pire, esquisse d'*Encore*.

Lacan écrit (dans le résumé du séminaire édité par l'EPHE) « qu'il s'agit dans la psychanalyse d'élever l'impuissance (celle qui rend raison du fantasme) à l'impossibilité logique (celle qui incarne le réel).

Ce séminaire de 1971-1972 peut être considéré comme une esquisse, du séminaire suivant, devenu un classique de l'œuvre lacanienne, *Encore*.

Comme toute esquisse, la majeure partie des éléments qui formeront l'œuvre définitive sont déjà là, fruits d'une recherche acharnée aboutissant à un certain nombre de trouvailles qui vont faire date dans l'œuvre de Lacan.

C'est la raison pour laquelle j'ai proposé d'en dire un mot, essentiellement à partir de la première leçon, non sans m'autoriser quelques incursions dans celles qui suivent, quand celles-ci sont nécessaires à la compréhension de ce qui, d'une façon très condensée, s'énonce dès l'ouverture du séminaire.

J'ajoute que c'est un séminaire extrêmement difficile à suivre quand Lacan s'embarque dans des considérations logico-mathématiques où lui-même quelque fois s'embrouille. Mes connaissances en logique et mathématiques, que ce soit d'Aristote, de Frege ou de Cantor ne sont pas assez solides pour me permettre d'en faire une lecture exhaustive. Cela tombe bien, puisque cela n'est pas le propos ici. Je veux cependant revenir sur certains moments, certains propos importants de Lacan qui font que ce séminaire, le plus difficile à décrypter probablement de tous, met en lumière le résultat éblouissant qu'est le séminaire suivant, *Encore*, où sont cependant laissées de côté, car considérées comme acquises beaucoup des traces du travail harassant auquel s'est livré Lacan pour aboutir à cet *Encore*, séminaire que je qualifie de « canonique ».

*D'abord le titre ...Ou Pire.*

Les trois petits points indiquent un espace vide, un trou où déposer l'argument, selon la logique des propositions de Frege où l'argument est une variable, un  $x$ , qui rendra l'assertion de la fonction à laquelle elle est rattachée vraie ou fausse.

Miracle de l'écriture, Frege nomme cette fonction  $\Phi(x)$ , ce que Lacan ne manquera de transformer en fonction phallique. Cet  $x$ , qui est donc une variable, Lacan ne le précise guère, mais à mon avis on y met qui on veut, un individu, une personne, une femme, un homme. C'est la façon dont cette personne, ce  $x$ , trouvera sa vérité dans un des deux côtés de la sexuation qu'il y trouvera sa place.

Ici l'argument venant à la place laissée vacante des trois petits points est un *dire* qui s'exprime en ces termes : « il n'y a pas de rapport sexuel ». A défaut de dire cela, on ne peut que dire le pire.

La proposition « il n'y a pas de rapport de rapport sexuel », ainsi que les premières tentatives de formuler les quanteurs de la sexuation datent des dernières leçons du séminaire précédent « d'un discours qui ne seraient pas du semblant ».

*...Ou pire* va permettre de formuler beaucoup plus précisément, l'abord logique de cette absence de rapport sexuel.

*Petites filles petits garçons.*

Il y a un passage de cette première leçon concernant les petites filles et petits garçons auquel il convient d'être très attentif car, dans ce passage, les hypothèses de Lacan se déploie sur deux plans différents, mais à travers un discours si ludique que la distinction de ces deux plans n'est pas toujours évidente.

Après avoir rappelé que « il n'y a pas de rapport sexuel » signifie que chez l'être parlant le sexe n'y définit nul rapport, il précise qu'il ne s'agit pas de nier « la différence qu'il y a, dès le plus jeune âge entre ce qu'on appelle une petite fille et un petit garçon », différence qu'il

nomme avec humour, « la petite différence », « c'est même de là que je pars » ajoute-t-il.

Premier niveau dans ce passage sur la différence des sexes : « le prix à payer qu'aura pris dans la suite la petite différence ».

Prix de castration pour l'homme, tout désigné pour cela de par son rapport à  $\Phi$ , prix à payer autre pour la femme, dont l'essence n'est pas la castration (12 janvier) dit Lacan tout en nuancant, remarquant « qu'il n'est pas impossible, qu'étant « pas toutes », les femmes connaissent la fonction phallique, c'est-à-dire la castration.

Cette nuance, de taille, marque toute la différence entre une interprétation qui repose sur la différence anatomique des sexes et celle qui s'appuie sur le tableau de la sexuation, et plus précisément, dans ce cas précis, sur le côté femme de ce tableau.

Cette remarque concernant le rapport d'une femme à la castration marque le passage d'un Réel de la différence anatomique, à un Réel de discours, à un Réel de *dire*.

La détumescence chez le mâle, dit Lacan le 19 janvier 72, « a engendré cet appel de type spécial qui est le langage articulé grâce à quoi s'introduit, dans ses dimensions, la nécessité de parler ».

Nous comprenons mieux le second niveau de cette variation du premier chapitre sur « les petites filles et petits garçons ».

Ces petites filles et petits garçons sont aliénés par un discours social, en général parental qui les identifie à leur sexe anatomique.

Erreur qui, dit Lacan, « consiste à penser comme allant de soi qu'il y a des femmes et des hommes, rend consistant le naturel de cette vocation prématurée que chacun éprouve pour son sexe ».

Cependant les enfants ne sont pas totalement serfs de ce discours « du naturel ». Ils ne se reconnaissent, dit Lacan, « comme être parlant qu'à rejeter cette distinction par toutes sortes d'identifications ».

Autrement dit, si l'anatomie semble barrer la route aux femmes la voie du phallus, le fantasme leur en rendra l'usage (pensons au désir de la petite fille d'avoir un enfant du père qu'a mis au jour Freud)

La jouissance.

Toujours dans la première séance du séminaire, et dans le fil de ce qu'il vient de dire sur la fausseté de ce naturel supposé au deux sexes, Lacan aborde la question du transsexualiste, ce qui va lui donner l'occasion de formuler rien de moins qu'une nouvelle définition du phallus. Je résume son propos : pour accéder à l'autre sexe il faut réellement payer le prix de cette petite différence qui passe trompeusement au réel par l'intermédiaire de l'organe, mais un organe n'est instrument que par le truchement de ceci dont tout instrument se fonde, c'est que c'est un signifiant. « sa passion, dit Lacan, au transsexualiste, est la folie de vouloir se libérer de cette erreur, l'erreur commune qui ne voit pas que le signifiant c'est la jouissance et que le phallus n'en est que le signifié. Le transsexualiste ne veut plus être signifié phallus par le discours sexuel, qui je l'énonce, est impossible. Il n'a qu'un tort, c'est de vouloir le forcer, le discours sexuel qui, en tant qu'impossible, est le passage du Réel, à vouloir le forcer par la chirurgie.

Attardons nous quelques instants sur la question du transsexuel. Les psychanalystes depuis les travaux de Robert Stoller dans les années 60 s'intéressent aux transsexuels, ou transgenres comme ils se nomment maintenant ; les progrès de la chirurgie et aussi l'usage des hormones ont fait que leur nombre a augmenté et qu'ils se sont regroupés, souvent d'une façon militante, dans des mouvements dont celui nommé LGBT ++ est le plus emblématique.

Le ++ laisse en réserve la trouvaille d'autres formes de sexualité qui pourraient s'ajouter aux lesbiennes, gays, bi et trans qui ont donné naissance à cet acronyme. Nul doute que ces nouvelles formes de nommer leur sexualité vont surgir, chacun après tout peut inventer la sienne.

La dernière avancée conceptuelle dans cette nomenclature est celle des « non binaires » ; Les binaires sont ceux qui croient à la différence des sexes, les non binaires la réfutent. Parler d'homme et de femme et maintenant proscris dans certaines de ces associations.

Le pronom personnel de la troisième personne pose un problème car il indique un sexe. Un sociologue très médiatisé proposait récemment une nouvelle écriture du pronom personnel qui n'indique pas de sexe. *iel* par exemple, pour en finir avec, je cite de mémoire, un gymkhana épuisant qui oblige à choisir, à se situer d'un côté ou l'autre d'un genre. Dans ce cas précis, l'embarras de l'auteur de cette proposition à se situer par rapport à un genre ou un autre est patent, et comme souvent, dans une démarche orwélienne, en changeant les mots on imagine se débarrasser du problème dont ces mots témoignent.

Ce mouvement, je parle, le « non binaire » devient de plus en plus prescriptif dans nombre d'associations, qui en viennent à proscrire l'usage des mots homme ou femme.

Il y a, me semble-t-il, sur le mode d'un communautarisme très répandu aujourd'hui, un retour à une vision de la sexualité centrée sur l'essence, comme elle l'a été depuis des millénaires, mais qui se réduisait alors à l'opposition homme/ femme. Lacan, avec son tableau de la sexuation, tente de subvertir cette version essentielle des sexes pour les faire apparaître au niveau subjectif de l'existence. Le retour d'une version essentielle, mais cette fois-ci éclatée ne peut qu'interroger sur le rapport que peut entretenir ce nouvel abord d'une certaine sexualité avec la sexuation lacanienne.

Quelle place aurait le transexuel dans le tableau de la sexuation de Lacan ? Ce dernier ne le précise pas. A mon avis, aucune pour le moment, tant que ne sont pas démêlés la part du fantasme, du déni et du Réel en cause dans cette orientation sexuelle. La sexuation lacanienne n'inclut pas les « iel ». Est-elle alors remise en question par cette vague montante du *non binaire* ?

Revenons au propos de Lacan sur la jouissance phallique

Il y a ici un tournant important dans son discours à propos du phallus. Comme toujours, il n'est pas sans avoir été annoncé, esquissé par quelques propos tenus les années précédentes pierres semées en vue de construire un jour l'édifice.

Il a jusque là soutenu que le signifiant  $\Phi$  était le phallus symbolique, celui représente l'ensemble des signifiés.

Il a aussi que le signifiant phallus ne signifiait rien, que c'était un signifiant asémantique.

Ici, renversement de perspective : le phallus n'est plus un nom mais un adjectif rattaché à la jouissance. C'est donc ainsi qu'il faut entendre  $\Phi(x)$  : la fonction phallique est une fonction de la jouissance.

L'échec fondateur de la jouissance sexuelle fait que l'être parlant se démarque de celle-ci. En résulte, dit Lacan « une efflorescence courte et limitée dont on peut faire la liste : c'est celle de la liste parfaitement finie des pulsions ». Sa finitude, ajoute-t-il, le 10 mai 72 est connexe de l'impossibilité qui se démontre dans le questionnement véritable du rapport sexuel comme tel.

Cette liste finie des pulsions renvoie la jouissance à son échec à posséder la chose et la condamne à n'en poursuivre que les restes (autrement dit les *plus de jouir*) à travers les pulsions dont chacune d'entre elles se concentre sur un objet. L'échec du rapport sexuel fait qu'on demande un *regard*, une *parole*, un *baiser*, un *don*.

Yad'l'un.

Je propose pour terminer de dire quelques mots de cette formule célèbre de Lacan, qui nous mène tout droit au tableau de la sexuation.

Cet yad'l'un peut aussi s'écrire de façon non condensée « il y a de l'Un, avec un UN majuscule. Lacan insiste sur l' « il ya », au sens « d'y en a », qu'il trouve mieux rendu par l' *es gibt* allemand ou le *there is* anglais. Si un anglais vous dit : *there is some problem with Europe* c'est bien de l'existence de l'Europe qu'il s'agit.

Autant dire que cet Un est un UN d'existence et c'est avec son aide lui Lacan va décoller la répartition sexuelle millénaire entre homme et femme du registre de l'être.

Lacan parle de bifidité de l'un : le premier est l'être plotinien, être relevant de l'imaginaire englobant. Il raille Freud d'avoir succombé à son charme en recourant dans sa pulsion de vie à la conception d'une *moutonnante agrégation de l'éros*.

Cet un il le surnomme *unien*, anagramme d'ennui.

Dans cette bifidité s'invite un troisième Un, celui, symbolique qu'est le trait unaire. Mais ce trait unaire, dans l'épuisement même de sa répétition, va aboutir à l'Un Réel. Raison pour laquelle il le laisse de côté dans la bifidité.

L'Un Réel est issu de la mathématique et aussi de la logique. Nous ne pouvons dans cette courte intervention nous attarder sur les démonstrations du caractère logico-mathématique de cet Un. Disons qu'ils font appel, tout en conservant un abord critique, à l'abord par Frege de la question du nombre. Cet UN il le nomme *unier*.

C'est un UN qui nie, qui nie quoi, et bien son appartenance à la fonction phallique, c'est à dire à la castration : il existe un  $x$  pour qui non  $\phi$  de  $x$ .

Ne cherchez pas de personnage pour tenir le rôle de l'Un : pas plus *l'épater*, version ironique du père qui épate son enfant, que Dieu ou le Père primitif de Freud. C'est une exception purement logique, réelle, donc dont nul ne peut se prévaloir.

Cet Un est moins l'exception qui confirme la règle, que celle qui la fonde ; Raison pour laquelle il n'est pas absurde de rapprocher cet Un, de la *Bejahung*, de la symbolisation primordiale, d'une attribution d'existence qui va permettre ensuite que tous existent mais ne sera en aucun cas garant de l'existence au cas par cas de ce tous.

Autrement dit à ma façon, il peut y avoir des trous dans le tous, rien ne les garantis un par un ; Tout est question d'existence, à rebours d'Aristote qui privilégiait l'essence.

En fait, le tout d'Aristote, celui que l'on retrouve dans le carré logique de l'auteur latin Apulée, tout de l'affirmative universelle, *tout homme est mortel*, n'implique aucune existence. Déjà du temps d'Aristote ses critiques faisait remarquer que dans le fameux syllogisme concernât

Socrate, la réponse est déjà dans la première proposition, 'tout homme est mortel », condamné à mort. C'est un syllogisme qui ressemble fort à un sophisme.

Lacan, dès le séminaire sur l'identification, le 17 janvier 62, abordera le problème d'existence que pose cette universelle d'Aristote. Il remarque à propos du tous, de l'*omnis* : est-ce que c'est quelque chose qui soit du même niveau, du niveau d'existence, de ce qui peut supporter ou ne pas supporter l'affirmation ou la négation. Dans cette même leçon il évoque le quadrant de Pierce, sur lequel il reviendra si souvent, et particulièrement le secteur qui ne comporte aucun trait. Pour Lacan non seulement il n'est pas contraire à l'affirmation tout trait est vertical, mais il l'illustre : il n'y a nul trait vertical dans ce quadrant. Lacan reviendra souvent sur cette question du *tous* aristotélicien et de son rapport ambigu à l'existence et aussi, comme dans les problèmes cruciaux, sur la question de la mortalité ou pas de Socrate.

Mais là, il semble qu'avec la question de la sexuation il soit amené à aller plus loin.

Dans la logique d'Aristote, il suffit de remplir à ras bord le quelques de la particulière pour aboutir au tout de l'universel ce qui assure aux élément pris un par un de cette particulière une existence trompeuse sous le couvert de l'essence du tous.

Dans les années 70, un historien de la philosophie, nommé Jacques Brunschwig écrit dans numéro des *Cahiers pour l'analyse*, un article où il donne un éclairage nouveau à une particulière laissée de côté par Aristote, nommée *particulière maximale*. Terme trompeur car la particulière maximale a une limite supérieure alors que la minimale n'en a pas.

Dès lors, l'exception qui permet au tous d'exister n'est plus empêchée par cette particulière minimale qui saturait l'espace logique du côté gauche du carré d'Apulée, c'est à dire celui qui relie l'affirmative universelle et l'affirmative particulière.

Il existe des *quelque*, qui n'atteindront jamais le *tout*. Le « pas tous » est alos possible qui donnera naissance au pas toute issu de la négation de l'exception à la castration : il n'existe pas de x qui dise



non à phi de x. Pour terminer sur une note mathématique, je rappelle que Lacan va aussi beaucoup s'intéresser à la construction mathématique du Un. L'abord moderne des nombre repère la suite des nombres en terme de successeur : par addition ou exponentiation : ce qui est possible à partir de trois, deux plus un, n'est pas possible pour deux, qui n'est pas zéro plus un. Le deux est inaccessible à partir de cet un dont probablement Lacan fait son Un avec une majuscule. D'aucun Un ne surgit *deux*, qu'on peut aussi écrire *d'eux*, ce qui est une autre façon de dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

...ou pire est un séminaire qui traite essentiellement du *Un*, dégageant la voie à *Encore* pour s'occuper de l'Autre.

Dominique Simonney

05 mars 2021